

La couleur rouge du ciel

Catherine Mavrikakis

Number 219, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16980ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mavrikakis, C. (2008). La couleur rouge du ciel. *Spirale*, (219), 8–9.

La couleur rouge du ciel

par Catherine Mavrikakis



ta mort, je n'ai pas pensé à toi.

Mais je crois que j'ai eu envie de prier pour nous.

J'ai vu tes endeuillés. Et sans savoir pourquoi, j'ai pensé au Kaddish. Et puis à des rites et prières pour ceux qui ne te verraient plus.

J'ai pensé qu'il faudrait vivre sans toi, que le chagrin et le deuil seraient plus faciles si nous savions suivre des étapes, si nous acceptions de nous soumettre à un quelconque ordre.

Plus grand que nous.

J'ai pensé aussi à la peine que la vie ou Dieu nous causait.

En moi, il y avait une immense colère. Et puis surtout un vide.

À la cérémonie des adieux, j'aurais préféré me taire et pleurer avec ta femme et tes filles.

Mais nous étions quelques-uns à devoir continuer de parler, à tenter de faire sens, pour nous et pour les autres, avec ta disparition.

Je n'ai pas osé t'invoquer.

Parler de toi à la troisième personne. C'est tout ce que je pouvais faire.

Par lâcheté ou par respect pour ta mémoire, devant les autres, j'ai choisi de ne pas sentir la douleur de te destiner encore mes pensées. J'ai fait de toi un personnage de nos vies.

Qui saura me pardonner ?

Ce jour-là, nous avons joué avec nous-mêmes. Nous tentions de te rendre hommage. Les larmes devaient cesser un peu en nous. Juste le temps de constater que tu n'étais plus là. Nous étions hagards, éberlués. Le ciel nous était tombé sur la tête. Il était très lourd. Nous ne savions comment nous relever.

Peut-être est-ce en pensant à ta discrétion et à ta modestie que j'ai trouvé la force de ne pas faire le chœur antique, de ne pas me transformer en pleureuse. Peut-être est-ce en nous rappelant ta douceur tranquille que nous avons accepté de ne pas crier.

Dans mes rêves, je sonne encore à la porte de ta maison. Tu viens m'ouvrir, bienveillant, tendrement fébrile. Ton sourire est presque un rire. Derrière toi, dans l'entrée, les photos de Virginie et Geneviève et de leur cousine. Elles sont petites. Déguisées et maquillées pour une fête d'enfants. Ton visage se mêle à celui des gamines joyeuses. Quand je quitte ta maison, c'est encore accompagné de ces faces enfantines que tu me dis au revoir longuement, comme si tu allais rester là, à m'attendre, avec elles, jusqu'à ma prochaine visite.

Tu as 10 ans, tout au plus.

Ces temps-ci, la nuit, tu n'arrêtes pas de m'ouvrir la porte, toute grande. Depuis ta mort, nous sommes un 24 juin, un 31 octobre ou un 28 décembre. Les fleurs s'amoncellent dans votre jardin, les feuilles tombent violemment, arrachées par les vents d'automne, ou les flocons tombent doucement sur Saint-Lambert. Je m'empiffre de cipaille ou encore des sushis faits par les bons soins de Juliette. Tu es au bout de la table, près de la porte-fenêtre. Je suis assise à ta gauche.

Chez toi, j'ai toujours faim.

J'aime te faire rire. Souvent, je te raconte mes histoires, mes aventures au pays des savants géants. J'entends assassiner ceux qui t'égratignent. Tes yeux se plissent. Tu éclates de rire. J'ai gagné encore une fois. Avec toi, je fais encore le clown et tu ne dis pas non.

Je te répète souvent pour te taquiner : « *c'est de ta faute tout ça* ». Oui, c'est de ta faute, si je travaille à l'université. Tu as cru en moi. Je suis incapable de te le pardonner. Tu devras en rendre compte au jugement dernier. J'espère que tu as peur.

Quand tu prends ta retraite et quitte Concordia, j'habite ton bureau. Tu y viens souvent, rencontrer encore des étudiants. Ils continuent à t'adorer. Tu passes de longs après-midi à travailler à ce qui fut ta table. Je suis assise sur ce divan qui fut le tien. Avant, j'y venais souvent m'étendre pour te raconter mes déboires. Maintenant, je me tiens toute droite. J'ai pris un coup de vieux. Je lis un livre. Nous ne disons plus un mot. Nous sommes ensemble dans le silence. Nous pourrions évoquer la catastrophe. Ton départ, le mien qui viendra.

Non... Quand nous parlons, nous préférons parler de tes filles. Et rire.

Après la mort d'Eva Le Grand, un soir de remise du prix Spirale auquel tu as tenu à donner son nom à elle, je te sens bien

ému... J'ai envie de te prendre dans mes bras pour te consoler de toutes tes peines. Tes feuilles tremblent, ta voix est moins assurée. Je comprends combien ton amie te manque. J'ai peur que tu n'arrives pas à terminer ton discours. Mais te voilà au bout de tes pages.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans un restaurant, nous parlons de ton amitié pour Eva, d'un rosier planté à sa mémoire, de sa voix extraordinaire et de sa présence dans tes gestes. Tu me dis l'importance pour toi des actes de mémoire. À demi-mot, nous évoquons nos morts. Tu es déjà malade. Tes phrases me font peur. Je coupe net : « *Tu es entouré d'écrivains ! Chez toi, à chaque fête, c'est le Salon du livre... À l'Halloween, les écrivains viennent déguisés en fée Carabosse et en pirate. Fais attention, Pierre, tu vas devenir un personnage de roman ou pire... Tu finiras dans un poème ! Ou encore quand tu seras mort, tout le monde te dédiera une œuvre.* » Je suis terriblement injuste. Je suis surtout prête à n'importe quoi pour éviter l'idée de te perdre. Tu n'as rien d'un précieux ridicule ou d'un savant grotesque. Tu te lies d'amitié avec les auteurs que tu aimes. Et chez toi, les poètes sont condamnés à rouler des fesses ou à danser sur un rythme endiablé, avec les enfants de tes invités. Pourtant, c'est ainsi que nous arrivons à parler discrètement de ta mort. Je te dis que tu devrais travailler un peu à ta postérité. Colliger tes écrits et surtout être moins humble. Tu ne réponds rien. J'avance : « *Avec tous ces universitaires et écrivains autour de toi, tu es devenu paresseux... Tu sais que tu n'as pas besoin de te forcer. Les autres feront tout cela pour toi. Ils publieront tes textes...* »

« *Je le sais.* » C'est ce que tu me dis.

Tu sais donc que nous sommes là. C'est ce que je voulais entendre.

Que veux-tu... C'est dans ta foi en nous qu'aujourd'hui nous trouvons réconfort.

Ma fille te connaît depuis sa naissance. Elle a l'habitude de vos cadeaux, de vos gentilleses, de votre sous-sol, caverne d'Ali Baba, de vos gâteries. Elle se réjouit de venir manger chez vous, d'y voir Étienne, Virginie et Geneviève et de se faire éclater la panse. Elle me parle sans cesse de toi et de Juliette qui sent bon les roses de Paloma.

Je ne voulais pas que Savannah-Lou te voie mort. Pourtant elle a tenu à aller te rendre une dernière visite au salon funéraire. C'était plus fort qu'elle. Tu es, et cela me rend si triste, son premier mort...

Tu es surtout un des tout premiers vivants à l'avoir accueillie dans ce monde...

Été 2006. un samedi soir long. Je ne vais pas bien. Il me semble que la vie est « intranquille ». Je pense à tous les combats que tu mènes et trouve dérisoires mes inquiétudes vives. Je t'appelle, Pierre. Tu es à Saint-Denis. Chez toi. À Montréal, il fait très beau, un temps magnifique, dit-on. Ta voix est accueillante au téléphone. C'est toujours un grand plaisir de t'entendre dire mon prénom. Par ta voix, le monde se met à exister, je me réveille d'une torpeur. Je t'ai appelé pour que tu me sortes de mes ténèbres futiles. Dans ton timbre, j'entends toujours, malgré tous tes soucis, quelque chose d'une joie.

Parce que je te presse de question, tu me racontes rapidement ce qui concerne ta santé. « *Oui, Oui, cela va mieux.* » Puis tu me dis tout à coup en t'interrompant : « *Le fleuve est magnifique devant moi. Le soleil est en train de se coucher. Tu devrais voir cela...* » Tu me parles longuement de ce coucher infini du soleil. Tu t'apprêtes à prendre l'apéritif avec Juliette. Les rives de l'autre côté du Saint-Laurent sont rouges. Tu me permets ce soir-là d'être un peu avec toi. Je retrouve mon sourire, accroché au tien.

Avant de te quitter, je te confie mon projet d'aller à La Malbaie dans la semaine qui suit. Tu me reproches en riant de choisir toujours le mauvais côté du fleuve. De ne pas pouvoir ainsi aller vous rendre visite, à toi et à Juliette. Tu me fais promettre de te faire signe de La Malbaie, d'agiter ma main, pour te saluer de loin. « *Tu me verras dans les couchers de soleil.* »

Je ne sais plus du tout qui de nous deux s'adresse à l'autre.

Depuis l'annonce de ta mort, Pierre, je ne peux m'empêcher de t'imaginer devant le fleuve, dans un coucher de soleil, apaisant, doux, en plein été. Je te vois là, dans le bonheur de cette lumière carmin que tu aimes tant et que tu m'offres le soir quand j'ai la bonne idée de t'appeler encore. Autrement. De La Malbaie, où j'ai désormais trouvé demeure, je continue à te faire signe, Pierre. Je t'envoie la main pour te saluer, te rendre hommage. Avec ma fille, nous nous mettons à crier sur le bord du quai de Pointe-au-Pic : « *Pierre, tu es là ? Pierre où es-tu ? Si tu y étais, tu nous mangerais.* »

Oui, nous continuons à rire avec toi, à jouer au loup avec toi.

À nous adresser à toi.

À toi, oui, à toi. Là, éternellement dans le soleil rouge de l'été. ☪